

Le fantôme de Mathurin

C'était le ciel immense d'après la pluie. Le vol des oiseaux semblait prêt à le déchirer. Les crêtes se dessinaient parfaitement jusqu'à l'horizon. L'été jetait ses dernières forces.

Parmi les chênes, un long cri et des halètements. Casquette à la main, un jeune berger dévalait la pente. Les cailloux volaient sous son pas dans un nuage de poussière. Il dérapait, enjambait, accélérail. Griffait ses jambes contre les buissons. Son front ruisselait de sueur, ses yeux étaient déformés par la peur. D'un bosquet à l'autre, il dépassa les premières maisons.

Sur la place du village de Lardier, quatre anciens profitaient de l'ombre douce d'un tilleul. Le premier à entendre les cris se leva : « Oh ! Qui est ce qui crie comme ça ? »

L'un d'eux porta la main à son front. Il vit arriver le jeune homme qui perdit sa casquette en déboulant sur la place. « C'est le berger de Sommelongue ».

L'adolescent ébloui par le soleil rasant cherchait son souffle. Il vit les anciens. Se précipita.

- Là-haut
- Ben dis, on dirait que t'as vu le diable
- Je.....l'ai vu.....là-haut

Le berger s'accroupit pour mieux respirer

- J'ai vu le Mathurin dans le bois derrière le pré. Le Mathurin tout noir avec des yeux de braise. Quand il a vu que je le fixais, il a disparu entre les arbres.
- Le Mathurin, mais t'es fou, il est mort cet hiver !!
- Je vous assure, je l'ai vu comme je vous vois. Il portait sa veste et son chapeau mais ses yeux brillaient dans le noir de sa peau...Il est revenu des morts, moi, je vous dis qu'ça...
- Pt'êt qu'y a brûlé en enfer, c'est pour ça qu'y est tout noir. rigola un des anciens
- Allez, te fous pas de lui. Il est tout tourneboulé. Va falloir éclaircir c't'affaire
- Moi je veux pas y retourner tout seul
- Bon, on va prévenir le Jean qu'y t'accompagne

Pendant qu'un vieux partait vers le Collet, les autres firent une place au berger à l'ombre du tilleul. Jean, pêché dans son jardin, arrivait à grands pas sur la place.

- Qu'est-ce que tu dis, petit ? Un mort, ça sort pas de terre comme ça !! Et pis, le troupeau, il est où ?
- Je l'ai laissé sous Foureyssasse, pas loin de la ferme de Mathurin, à la garde des chiens.
- Bon faut qu'on r'monte. Viens, on prend le tracteur.

Assis à côté de Jean, l'adolescent se taisait. Il ruminait sa peur, rassuré maintenant par la force et la tranquillité de son aîné. Enchaînant les lacets, ils arrivèrent sous le col et virent les brebis en train de brouter, après l'averse. Les chiens étaient couchés dans l'herbe.

- Je vais quand même jeter un œil à la ferme. Je te r'trouve vers les bêtes.

Le berger sauta et Jean continua sur le chemin. La ferme était une maison en pierres qui avait, autrefois, abrité une nombreuse famille. Le vieux Mathurin s'était éteint plusieurs années après sa femme. Les enfants partis à la ville, il recevait parfois des cartes postales de lieux qu'il n'avait jamais visités et c'est le facteur, qui, remarquant la boîte pleine, était venu toquer à la porte et avait trouvé le vieux, couché dans son lit.

On l'avait enterré au cimetière du village. Aucun des trois enfants ne souhaitant s'établir dans l'inconfort de la ferme, on avait simplement fermé la porte à clé et vendu les quelques poules qui restaient.

Jean fit le tour de la maison, appuya sur la poignée de la porte, qui résista. Seul le silence entourait ses épaules. Il s'assit, au soleil, devant la maison. Cette histoire de fantôme le faisait sourire mais la frayeur du berger n'était pas feinte. Il avait bien vu quelqu'un qui ressemblait au vieux Mathurin.

Jean aperçut le troupeau, plus bas et les bois qui jouxtaient le pré. Il redescendit au village après avoir salué le berger.

Le soir, la conversation tourna autour de l'événement. Chacun y alla de son explication : Suzanne, la femme de Jean, pensait que le soleil d'avant la pluie avait trop chauffé la tête du berger et qu'en s'endormant il avait rêvé du vieux. Mathilde, la fille ainée, supposait qu'un oiseau pris au piège des branches pouvait avoir l'allure d'un homme. Coline sa cadette, avait été à l'école avec l'adolescent, elle ne savait que dire. Simplement elle ne pouvait imaginer qu'il invente. Comme c'étaient les vacances, elle irait rejoindre Rémi au pré de Foureyssasse.

Rémi, la veille avait redescendu les bêtes avec soulagement. Ce matin, avec réticence et sous les quolibets de son père, il était reparti en direction du col.

« Eh, mon fils, c'est pas le diable ni le vieux Mathurin qui pourront t'attraper, tu cours trop vite. En attendant, cherche l'ombre, ce sera encore une journée d'orage, ce soir. »

Il était donc assis, sous les arbres et vit arriver Coline. La silhouette de son amie grandit et il vit, avec un pincement au cœur, le bandeau bleu qui faisait ressortir ses yeux.

Elle prit place à côté de lui et ils discutèrent à bâtons rompus de leur vie si différente maintenant : lui berger du troupeau de son père, trop amoureux des espaces pour s'enfermer à l'école et elle en première au lycée à Gap.

Puis la conversation vira sur l'apparition et la sincérité du jeune homme ébranla Coline. Elle décida d'aller voir elle aussi la ferme de Mathurin.

J'ai fait une erreur, hier. J'étais trop pressé par l'orage et coincé par le troupeau qui me coupait la route. J'ai bien vu que le berger me regardait fixement... Heureusement, le vieux m'a appris les chemins de traverse et les coulées de bêtes. J'ai pu me fondre dans la forêt. Mais aujourd'hui, je ne sortirai qu'à la nuit.

Coline testa la porte fermée, s'assit quelques instants pour observer le territoire, fit le tour de la maison, jeta un œil au poulailler dont le grillage s'affaissait et découvrit l'étable. Ca faisait un moment qu'il n'y avait plus de vaches mais le sol meuble et la fraîcheur de la pièce l'incitèrent à rentrer. Elle détailla les râteliers en bois, le plafond vouté et aperçut une porte

qui, par son orientation, devait communiquer avec la maison. A sa grande surprise, elle s'ouvrit quand elle abaissa la poignée et pénétra dans une cave qui devait servir de cellier. Il restait des conserves et même des pommes flétries de l'automne dernier. Elle franchit une autre porte et se retrouva dans la salle commune. Un peu effrayée par le silence et le récit de Rémi, elle avança, s'étonna que tous les objets rangés et propres puissent encore attendre une présence humaine. Elle visita les chambres aux lits couverts d'édredons, la salle de bains munie de son lavabo laiteux et ressortit au grand soleil.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? La porte ! La porte du cellier... Je n'ai qu'une solution, me fourrer sous le lit du vieux. Des pieds... des pieds de fille qui visitent la maison... Pourvu qu'elle ne me trouve pas !!

Coline descendit saluer Rémi et reprit le chemin du village. Un tumulte de pensées accompagnait ses pas. Elle réalisait soudain que la maison propre et rangée n'était pas celle d'un mort. Elle résolut de remonter le lendemain.

Coupant à travers champs, elle s'arrêta pour parler à Rémi, remarqua à peine ses silences appuyés et son trouble quand elle le frôla pour repartir. Elle était préoccupée. Pénétra dans la maison comme la veille, s'attarda sur les objets : de rares photos du vieux et de sa femme, de leurs enfants, un miroir ébréché, un antique poste de radio et un savon... humide. Toute à ses pensées, elle saisit un livre sur une étagère dans la chambre, s'assit par terre et feuilleta l'ouvrage. C'était un roman de Jack London : l'appel de la forêt. Elle lut quelques lignes en murmurant et s'arrêta net. Elle avait perçu une présence. Elle se leva lentement, reposa le livre et se dirigea vers la porte.

Tout s'effondra en elle quand un bras l'enserra et une main lui obtura la bouche.

Elle reprit conscience, allongée sur le sol de la chambre. Un jeune homme étrange accroupi près d'elle. Il la fixait de ses yeux intenses et sombres, avec un air renfrogné.

- Tu ne dois parler de moi à personne, compris

Coline s'assit avec précaution. La tête lui tournait.

- Que... que fais-tu là ? Qui es-tu ?
- Tu ne dois parler de moi à personne, d'accord

La voix du jeune homme s'adoucit.

- Je n'existe pas. Je ne suis personne, d'accord

Coline se leva

- Mais comment vis-tu ici ?
- Je me débrouille. Je n'ai besoin de personne

Elle remarqua sa maigreur et se souvint soudain des conserves et des pommes fripées

- Tu ne veux pas des tomates, du pain, du fromage... ?

Une étincelle passa furtivement dans les yeux de l'inconnu

- Je ne te demande rien...sauf de te taire...et de t'en aller

Au moment où elle sortait de la pièce, il murmura

- Je m'appelle Mohammad

Et Coline apprivoisa Mohammad. Elle grimpa chaque après-midi jusqu'à la ferme. Elle ne manquait pas de s'arrêter près de Rémi pour bavarder, justifiant ses longs moments dans la bâtisse par des lectures, au frais.

- J'ai retrouvé « l'appel de la forêt ». Tu t'en souviens, notre maîtresse nous en avait lu des extraits. Cette fois, je le lis en entier.

Mohammad avait dégusté avec lenteur les tomates du jardin de Jean. Il avait humé le fromage de chèvre avant de l'étaler sur les tranches de pain bis. Coline appréciait ce garçon taciturne et doux. Elle s'asseyait à côté de lui, au milieu de son calme et attendait.

Mohammad s'ouvrait pas à pas et commença à lui conter, par bribes, son histoire.

Il venait d'Afghanistan. Les talibans avait tué son père dans un champ, quand il gardait ses bêtes. Parce qu'il était marié avec une institutrice qui éduquait les filles du village. Quand sa mère avait trouvé le corps ensanglanté de son mari, elle avait hurlé trois jours durant, avant de s'enfermer dans un mutisme ponctué de cris et de balbutiements. Elle ne s'occupait plus de ses fils et les deux garçons, après avoir pris l'avis de leur oncle, lui avait confié la souffrance de leur mère. Ils avaient pris quelques affaires et comme ils avaient appris que leur père, pendant des mois avait enduré les brimades et les injonctions des religieux, tout en protégeant sa famille, ils avaient fui. Ils se savaient maintenant, à leur tour, menacés.

- Pendant deux ans, nous avons échappé aux contrôles des frontières, vivant et marchant la nuit, nous séparant parfois pour mieux nous fondre dans les paysages et les hommes. Nous nous retrouvions, au bout de quelques semaines. On s'attendait dans un endroit inscrit dans notre mémoire. Notre mère nous avait tant vanté la beauté du monde que nous avions appris sur de vieilles cartes les pays, les villes, les peuples. Mais peu avant la frontière italienne, Hamid n'était pas au rendez-vous. Je l'ai attendu longtemps.

Et puis, comme il n'était toujours pas là et que le désespoir m'envahissait, j'ai voulu me rendre, un matin pour en finir avec l'errance et la solitude. J'ai pleuré, beaucoup et le souvenir de mes parents m'a empêché de le faire. Ils m'auraient reconduit à la frontière.

Alors j'ai franchi à nouveau les cols, descendu les vallées et, une nuit, alors que je buvais longuement au puits du vieux Mathurin, j'ai vu le vieux, sur le pas de sa porte qui me regardait.

- Entre, tu m'as l'air bien fatigué !!
- Je ne comprenais pas votre langue mais Mathurin accompagna ses paroles d'un geste et, épuisé, j'acceptai l'offre.

Le vieux ne l'avait pas pressé de questions. Il l'avait nourri et abreuvé de tranquillité. Mohammad resta auprès de cette bienveillance. Il suivait le vieux, apprenait les mots, connaissait petit à petit l'univers de Mathurin. Et comme il avait aidé son père, il s'occupait

des tâches difficiles pour le corps usé du paysan. Mathurin l'avait initié aux collets pour attraper les lapins, aux baies et fruits comestibles, aux dangers de sa montagne et des habitants.

Mohammad avait appris avec dextérité et intelligence. Les journées pendant lesquelles Mathurin était au village ou en visite, Mohammad lisait les romans que le vieux lui prêtait. Il écrivait des phrases, pour les retenir, des mots pour les sons étranges que ça faisait dans sa bouche.

Et puis, cet hiver, Mathurin avait attrapé une mauvaise grippe. Mohammad l'avait soigné avec les plantes que ramassait le vieux mais ça n'avait pas suffi. Mathurin ne voulait plus se battre et, une nuit, son cœur avait lâché.

Comme il sentait ses forces l'abandonner, il avait appelé Mohammad

- Je vais devoir t'abandonner, mon garçon, je sens que je vais partir rejoindre le pays dont on ne revient guère. Tu devras te cacher quand mes enfants viendront pour m'enterrer mais...tu pourras rester dans ma maison, ils n'en voudront pas...

A l'évocation de ces paroles, Mohammad se ferma et il quitta la pièce. Coline le suivit et lui prit la main.

- Viens, ça ne peut pas durer, ta solitude. Je vais te présenter un ami.

Elle avait réfléchi toute la nuit. La situation de Mohammad lui était de plus en plus insupportable.

Ils sortirent de la maison, dans la lumière et la chaleur de fin d'après-midi et se dirigèrent vers le champ où on apercevait les brebis. Mohammad était sonné, toute sa volonté concentrée pour tenir debout et avancer.

Rémi, les yeux écarquillés, vit arriver vers lui sa chère Coline remorquant le fantôme de Mathurin : casquette, veste et pantalon du vieux, épaules voutées. Celui-ci regardait ses pieds.

Le berger entendit Coline prononcer quelques mots et le spectre se releva. Rémi ne reconnut alors ni le vieux, ni l'apparition responsable de sa frayeur. C'était un jeune homme à peine plus âgé que lui, très brun avec une barbe naissante et des yeux inquiets.

- Bon, Rémi, je te présente Mohammad. Mohammad, voici Rémi mon copain d'enfance. Je vous laisse, vous avez surement beaucoup de choses à vous dire et moi, j'ai des tonnes de choses à faire avant de remonter demain.

Et elle dévala la pente.

Cette nuit, elle avait imaginé que ses parents adoptaient Mohammad, qu'il allait avec elle au lycée, qu'il finissait l'été en compagnie de Rémi, à garder les bêtes. Ce serait plus compliqué, elle n'en doutait pas une seconde mais elle débordait d'énergie. Elle était prête à affronter le monde entier. Pour l'instant, il lui faudrait d'abord trouver les mots pour en parler à ses parents.

Suzanne et Jean l'écoutèrent avec une extrême attention.